

**LE MILIEU & LSAA
PRÉSENTENT**

CAEN L'AMÈRE



SLAM THÉÂTRE MUSICAL

Textes : Yohan Leforestier et Auriane Faure

Musiques : Bastien Lambert

Illustrations : Auriane Faure et HubbubHum



Textes : Yohan Leforestier et Auriane Faure

Musiques : Bastien Lambert

Illustrations : Auriane Faure et HubbubHum

***Dans un bar miteux, comptoir en zinc et ballons de rouquin.
Un accordéoniste joue quelques notes dans un coin.
Un homme entre.***

Popeye – B'soir m'sieurs-dames !

Il se dirige vers le bar.

Popeye – Patron un gros rouge s'te plaît, du qui tache, un pichet.

Il s'installe.

Popeye – Ouais, j'bois du rouge moi... Popeye ! J'suis commak' et c'est pas tout... :

Moi Popeye,

j'ai écumé toutes les mers du globe et tous ses ports
de Saïgon à Caracas, de Dakar à Buenos-Aires,
d'Amsterdam à la Nouvelle-Orléans, de Calcutta à Abidjan,
j'ai usé mes arpions sur les ponts des plus grands navires
marchands.

Moi Popeye,

j'ai roulé ma bosse jusqu'au fond de toutes les vallées,
j'ai souvent roulé aussi sous les tablées,
j'ai traîné ma carcasse sur tous les chemins cabossés,
j'ai bouffé du macadam à en chier du gravier !

Moi Popeye,

j'ai soutenu tous les comptoirs, usé tous les zincs
de tous les rades de toutes les villes portuaires
De Tanger à Bangkok et jusqu'à Saint Domingue,
j'ai testé et explosé les sommiers,
les ressorts de tous les lupanars
de tous les claques de cette putain de Terre !

Tout ça pour m'échouer comme un guano
pour m'écraser comme une fiente de moineau sur les trottoirs
caennais,
Tout ça pour venir canner dans ce bled paumé.

« Caen, fin du voyage » tout le monde descend !
Tout le monde descend sa bouteille de picrate en vitesse,
ouais !
Fini de jouer les pirates, qu'elles disent les hôtesse,
on va crever bien gentiment dans les caniveaux de Madame
Brigitte, on va dégobiller sa haine, son mauvais jaja,
ses aigreurs et son humeur vénale dans les lieux prévus à
cette effet par le code pénal, bien poliment.

Aujourd'hui, ma seule aventure me trimbale
de la gare au foyer du Cap-Horn où je passe la nuitée
et le jour je retrouve ma Boussole si je suis pas trop aviné

Triste épopée d'un Popeye sur le retour
qui marche à côté de ses pompes, funeste...
Un Popeye réduit à bouffer les épinards en boîte
des moins fauchés que lui, s'il y a des restes.
Moi le prince, le vieux loup de mer,
j'en suis réduit à disputer mon festin aux chats de gouttière et
aux clebs.

La faute à qui ?

La faute à « pas de bol », la faute à la vie.

La faute aux méchants 'p'is aux gentils aussi.

Tout ce bastingue depuis que ma boîte a coulé

depuis que la flotte de rafiots a été rachetée

par un arnaqueur grec, un armateur chinetoque, ou un as-

braqueur ouzbèque,
Enfin je sais plus très bien lequel de ces métèques
entre celui qui paie pas, celui qu'assure pas, celui
qu'affrète...

Résultat des courses, je me retrouve à pourrir ici
depuis ce fameux jour de juillet,
depuis que mon rafiote a accosté et n'est jamais reparti.

Il s'arrête, fixe l'horizon, puis reprend avec emphase.

Pourtant, on aimait ça la vie à bord,
C'était queq'chose tout de même,
c'était pas tous les jours qu'on se fendait la poire,
on gagnait pas bézef' d'oseil,
juste de quoi faire la foire une fois accosté,
c'était duraille mais on l'aimait notre turbin de marinier.
On aimait ça prendre le large, le zef' dans la tronche,
on aimait ça le gros temps, la flotte, l'odeur du sel,
on l'aimait la Grande Bleue...

La Grande Bleue, on la mattait à s'en crever les yeux, la
Grande Bleue...

Et le gros rouge aussi, la boutanche, heureusement qu'elle
était là la boutanche
pour nous refiler la niaque à l'ouvrage
pour nous consoler de nos peines de cœur,
de nos maladies de cul,
pour nous faire oublier que la terre était loin
pour qu'on patiente en attendant les femmes,
Celles de Rio avec leurs nibars commako qu'on aurait dit des
obus !

Et celles de Bornéo avec leurs petits culs,
qui faisaient frétiler la sardine à bibi,

et p'is celles de Valparaiso et p'is celles de Paname,
Ah ! Les femmes...
Les femmes, on voulait toutes les aimer, et on les aimait,
toutes
on y laissait notre solde, on y vidait nos bourses
Pour elles, on rentrait chaque coup à sec, à fond de cale.
Queq'fois on s'en ramenait queq'z'unes
avec nouzôtres dans les bagots...
Alors ça finissait en baston sur le rafiote !
Ça cognait dur, ça se castagnait, à grands coups de gnons,
mais toujours on se rabibochoit, à grands coups de gnôle.

Popeye s'agite dans tous les sens, et s'égosille, comme fiévreux.

On aimait ça prendre le large, le zef' dans la tronche, le gros temps, la flotte, le cris des mouettes, l'odeur du sel, on l'aimait la Grande Bleue, on la maitait à s'en crever les yeux...
La Grande Bleue, c'est la seule qu'on ait jamais tenue entre nos pognes, ni foutu dans nos plumards, même si on se la tapait chaque jour que Dieu faisait,
la Grande Bleue, c'est bien la seule qui ne se soit jamais laissée dompter
jamais elle s'est allongée, même en allongeant le pognon
La Grande Bleue, c'était la plus fidèle, la plus honnête aussi...
La plus déchaînée parfois...

Il baisse la tête puis grommelle.

Mais dans tout ça, la plus redoutable des intempéries c'est encore le marché, ce foutu « capital »,
comme un capitaine de bateau bourru, caractériel,

même pas foutu de t'regarder en face quand il te fout à la porte.

Quand le vent tourne, faut tout vendre, les rats quittent le navire

et p'is le lendemain, c'est l'inverse :

une vraie averse qui s'abat sur le crâne des boursicoteurs, une pluie d'actions,

parce qu'un battement d'ailes de portefeuille de ces moucherons-joueurs ici,

ça fait le malheur d'un pacson de travailleurs là bas,

et ici aussi d'ailleurs...

Enfin... J'capte plus trop ce qui se trame dans tout ça...

Il se dirige vers le comptoir.

Vas-y patron, sers moi donc un autre gorgeon,

Sers moi un songe, à ras-bord, que j'm'évade,

un qui m'éponge tout mon chagrin qui déborde

Il avale son verre d'un trait et s'en fait servir un autre.

Et p'is un autre que j'vide ma tête,

que j'vide mon cœur, que j'vide mon sac,

que j'te cause jusqu'à plus d'heure, jusqu'au matin,

que j'me répande jusqu'au ressac,

jusqu'à en faire allonger mon tarin,

Il avale son verre d'un trait !

J'crains plus rien moi !

J'ai déjà la gueule de bois d'la vie,

mes vieux avaient dû trop picoler en leur temps

Encore un verre..

Sers m'en 'cor' un autre, que j'oublie d'être triste...
Foutons nous les sens et la caboche en toupie,
faisons valser nos vieux souvenirs, nos utopies !
Buvons nos paroles jusqu'à plus soif

Encore un verre...

Jusqu'à ce qu'amnésie s'ensuive,

Encore un verre

Jusqu'à c'que toutes ces histoires s'effacent de mon tableau
trop noir...

Popeye s'écroule sur le comptoir...

***Gigi entre dans le bar, glissant des billets dans son soutien
gorge et marmonnant. Elle s'arrête, dévisage le public, et
s'exclame.***

Gigi – Bonsoir m'sieurs-dames. Ben nom de dieu, y'a du beau
monde dans l'quartier...

Elle prend un homme à parti.

Alors, on vient s'encailler chéri ?

On vient s'faire du frisson ? On vient voir si jamais qu'y'aurait
d'la louloute dans l'coin ? Merde, avec c'que t'as dans les
profondes, y'aurai d'quoi construire une turne pour faire pieuter
toutes les frangines du port ! J'ai pas beaucoup d'éducation,
mais je sais c'que j'sais! Les hommes, j'les connais, va. Trente

ans que j'les fréquente, moi j'sais c'qu'ils valent...

Elle commence à se remaquiller, et parle, en ne s'adressant qu'à peine à l'auditoire.

Gigi – Les hommes c'est tous les mêmes,
à part v'nir s'enterrer dans une p'tite motte bien chaude
Y'a rien qui les attire, y'a rien qui les échaude !

...

Et dire qu'on tombe toujours...

...

Mon homme, j'le voulais tendre, honnête et attentif
Je le rêvais artiste, poète ou musicien
mais dans Pantruche la Rouge à trois foulées de la Cliche,
l'homme qui a volé mon cœur, ben il était marin

Il avait les quinquets ronds comme les calots d'un môme
D'un bleu intense et triste de soir d'été normand,
Un pater Terre-neuvas, des chansons de fantômes,
Y paraît qu'n'aviguer, c't'un truc qu'on a dans le sang.
Mais des falaises à Paname, ben y'en a pas légion :
Y'a qu'des murs, des boul'vards, des cimetières, des prisons
La Seine charrie des larmes, des péniches, des bouteilles
Mais jamais des trois-mâts, des bisquines ou des Popeye...

Elle s'arrête, range son maquillage.

Mon amour est parti un matin de décembre
Sans s'retourner, sans adieu, il a rejoint la mer
Avec son sac sur l'dos, il a déserté ma chambre
Me laissant des souvenirs et une solitude amère.

J'ai écumé les rades pour noyer mon chagrin
Chaque soir des nouveaux bras pour oublier les siens.
J'espérai son retour, qu'il m'emmène loin d'ici
Mais j'ai cessé d'attendre et j'ai continué ma vie...

Pour un ptite gueule d'amour qui m'promettait la lune
Qui m'jouait l'grand cinoch de l'amour éternel
J'ai brûlé ma jeunesse et mal usé mes s'melles
J'ai montré mes gambettes, calousé du bitume.
V'la trente berges que j'suis là, que j'gamberge dans c'te ville
Avec ma vieille valoch en carton bouilli moche,
Trente ans que j'trisme dans Caen mes rêves morts de jeune
fille,
Trente ans qu'j'ai déposé mon derche au comptoir d'la
bidoche...

Elle sourit, et poursuit d'un ton ironique.

Mais j'me suis affranchie, j'ai racheté ma carcasse
Mes quarante passes par jour, je les souhaite à personne!
Des kilomètres de bites, des litres de larme et d'foutre
Parce que, non contents d'nous mettre, ils nous chargent les
esgourdes ! Ça ! J'en ai consolé des paumés, des lascars
Des mariés, des cocus, des accros, des soiffards
Des tendres, des puceaux, j'ai même sucé des flics
Et croyez-moi les gars, y'a qu'leur matraque qui leur fout la
trique !
Au début d'ma carrière on était Place St Sauv'
Ces messieurs d'la Justice nous soulevaient leur chapeau
On fréquentait l'beau monde, on était respectées
Les commerçants du coin v'naient pour débagouler.

Mais paraît qu'les filles de joie ça rend la bourgeoise triste
Ca lui choque la rétine quand elle va faire ses courses
Ca rend pépère vicieux, ça lui donne des idées.
Et nous les ptits tapins on a été r'merciées à coup d'matraque
sur l'crâne qu'on s'est retrouvées sur l'port.
Avec même plus d'quidam pour nous acheter nos corps
Y'a rien qu'des miséreux pour v'nir nous rendre visite...
Ou alors des marins, mais y'en a plus bézef

Elle s'arrête, dévisage le public, et reprend avec colère.

Les ptites sœurs de mistoufle, les tapins, les gagneuses
Amoureuses d'un maquereau qui se vide les valseuses
En échange du trottoir les sept jours de la s'maine
C'est tout comme mes gamines, j'les protège et j'les aime.
Nos culs font les beaux jours de flicaillons vendus :
Ils récupèrent l'artiche, ç'ui qu'on palp'ra jamais.
L'plus vieux métier du monde c'est rien qu'l'exploitation
Du con des damoiselles par une autre bande de cons !

Mon horizon, c'est la rue, c'est l'trottoir, les douze mois de
l'année !
Avec, en prime, les culs crasseux, les quolibets !
Ben j'ai beau être putain, moi j'en suis pas moins femme.
Une femme qu'on a bradée, dégradée, dénigrée,
victime parmi tant d'autres de l'exploitation infâme
dont les femmes sont victimes depuis deux milliers
d'années...
Allez sers moi un rouge, l'oubli me fait défaut...

Gigi baisse la tête, s'assied, se fait servir un verre.

P'is, si c'est pas assez... Ben, tu toucheras ma peau.

Puis elles s'adresse à l'accordéoniste.

Gigi – Eh toi là, ouais toi avec le piano à bretelles, tu vas bien nous jouer un truc là, allez va mon bonhomme mets-y des notes dans ce rade, qu'ça soye un peu moins moche.

L'accordéoniste se met à clavioter.

Gigi sirote et, en regardant autour d'elle, aperçoit Popeye qui roupille. Elle le reconnaît et reste abasourdie. L'accordéon s'arrête, ce qui réveille Popeye. Ne sachant quelle attitude adopter, Gigi se détourne.

Popeye se lève, se grattant la casquette, et s'adresse à l'accordéoniste.

Popeye – Ben alors, c'est d'jà finito la fiesta ?! Dis voir, mon Pierrot, tu nous jouerais pas un autr' truc ? une ptiote guinche, j'ai envie de me secouer, moi, d'faire valser ma bidoche, ouais, un truc en trois temps, genre pouèt pouèt pouèt !

Pierrot l'accordéoniste s'exécute.

Ouais ! Comme ça, là ! C'est bon ç'que tu fais là, mon Pierrot, ça donne ! Ça m'rentr' par ichin et p'is ça me fait frétiler les esgourdes, ça me fait vibrer le palpitant ! Ouaip, ça me fait comme tout chaud en dedans ton truc-là, c'est du bon, moi j'te l'dis ! Mais y'a pas bézef' de greluches dans c'trou...

Il aperçoit Gigi.

Ah si, n'en v'là une là.

Il s'approche de Gigi qui rentre la tête dans les épaules.

Popeye – Eh dis la gueuze, tu guinches ? Tu r'nifles bon la femme du monde toi !

Tu m'plais d'jà, hé ! Dis, hey ! C'est quoi ton blase ?!

Gigi (tournant un peu plus la tête) – J'm'appelle Gigi.

Popeye – Fifi ?

C'est bat' comme blase ça, d'où qu'tu sors toi ? J't'ai pas d'jà vue traîner tes guêtres dans la contrée.

Gigi (le coupant et se tournant vers lui) – Non pas Fifi, Gigi. Parce qu'en plus d'être bourré comme un coin et malpoli, t'as pas les yeux en face des trous, Popeye ?

Popeye – ouarf, Gigi, Fifi... Mais d'où qu'tu connais mon blase, toi ?

Gigi (s'énerve) – D'où que j'connais ton blase ? D'où que j'connais ton blase ? ! V'là trente ans qu'tu t'es barré de Paname et...

Popeye (la coupe) – Ah ouais, Paname, les femmes de Pigalle, Paname et les gars du canal de...

Gigi (le coup à son tour et se lève) – Ta gueule ! Y'a trente ans à Paname t'étais à peine capable de pisser sans t'en foutre plein les doigts, c'est moi qui t'ai dépuclé, et t'a oublié jusqu'à mon nom, sale fumier ?

Popeye (ne sait comment réagir) – Moi ç'que j'en dis, c'était





pour causer, pour me civiliser un brin, et p'is pour m'distraire quoi, c'est pour ça q'vous êtes là vouzôtres, les poules, les filles de joie, nan ?

Gigi lui jette son verre à la figure !

Gigi (furieuse) – Les filles de joie ? Non mais ça va ouais ! T'es pas foutu de m'remettre et il faudrait que je traite Môssieur avec du respect ?! Tu manques pas d'air toi ! Trente ans qu'j't'attends et je retrouve un con ! Regarde-moi bien que ça te revienne !

Popeye croise le regard de Gigi et reste estomaqué.

Gigi - Ah ouais ça y est ça te revient ? Tu la remets la Gigi ! Ah t'es fin avec tes quinquets en soucoupe ! T'es beau là hein, pôv' tache ! Marin de rien, marin de boutanche, enfoiré de soiffard, sale lâche, allez retournes-y à ton comptoir. P'is me regarde pas comme ça, j'suis pas la Sainte Vierge, hein, elle est loin la jolie Gigi que t'as abandonné y'a trente balais. Allez casse-toi. Tire-toi j'te dis, retourne sur ton bateau, fuis, t'as l'habitude, tu sais faire ! Va te purger le boyau ailleurs que sous mes naseaux ! Va ! Râclure !

Gigi se rassied et fulmine. Popeye va se rasseoir au comptoir en traînant les pieds et en se tournant plusieurs fois vers Gigi. Il se parle à lui-même.

Popeye – La Gigi, nom de Dieu, c'est la Gigi ! Avec ses grands yeux. Sûr que je m'en rappelle... Ses yeux... C'était l'année des grandes manif' ! À l'époque j'étais jeunot et encore tendre... L'année des grandes occupations...

Et c'est sur la barricade que j'ai aperçu ces yeux, ces yeux que je n'oublierai jamais ; et j'm'en souviens encore aujourd'hui comme si j'y étais :

Des yeux qui lèvent un poing serré et déterminé,
des yeux qui se mouillent encore en voyant ces hommes et ces femmes qui marchent vers leur dignité,
des yeux qui te fixent et te transpercent pour mieux voir l'avenir ensoleillé qu'il y a devant toi,
des yeux qui te regardent droit dans le cœur,
des yeux prêts à tout et surtout au meilleur,
des yeux fiers,
des yeux forts à creuser des carrières,
à charrier les pierres de Sisyphe,
des yeux qui saisissent cet instant décisif pour foncer vers la liberté,
des yeux qui y croient dur comme fer,
des yeux qui plaident coupables de fraternité pris en flagrant délit de fraternité,
des yeux fous,
des yeux heureux,
des yeux qui brûlent de mille feux,
de ceux qu'on n'éteint pas aux lacrymos,
ni à coup de matraques, ni aux canons à eaux,
des yeux qui restent grands ouverts devant l'oppression et sa violence aveugle, sa répression trop ciblée,
des yeux criblés du plomb de l'obstination,
des yeux qui n'opinent plus du chef sans répit,
des yeux qui clignent, qui roulent, qui matent...
Des yeux qui vivent quoi !
Et qui battent le pavé comme un cœur en sursis !
Les yeux de l'espérance,

les yeux du futur,
les yeux de la résistance,
les yeux... de Gigi...

En entendant son nom, Gigi tourne la tête et foudroie Popeye du regard, qui baisse la tête. Gigi soliloque.

Gigi - On était cinq marmots. Ca, on n'était pas riches, mais on n'était pas malheureux. Bercés de chants anarchistes et de patois auvergnat. Cinq marmots, quatre filles et un p'tit dernier, Eynard, arrivé en fin de couvée. Eynard, il me suivait partout. On n'avait qu'un an d'écart, alors on a poussé tous les deux à coups de pompes dans le cul et de biscuits à la cannelle. On faisait les coups de sonnette, les coups de gueule et les coups de poings. On a monté des barricades en se passant les pavés. P'is un matin, un salop de la basse-cour de Paname lui a mis sa pétoire dans la bouche et PAN ! Dégommé le frangin, la cervelle dégueulait de son crâne fracassé, à mes pieds son sang qui coulait en glouglou immondes. Et je me suis fait embarquée par les flics. En sortant de leur taule, j'ai cherché le corps d'Eynard. J'ai cherché de partout. Je l'ai jamais retrouvé....

P'is Popeye est arrivé. Avec sa grande goule, son rire, ses couenneries. Le rayon de soleil au milieu du brouillard. J'suis tombée amoureuse comme on tombe malade, d'un coup comme ça, à plus pouvoir m'en passer. J'y ai cru comme on croit au Père Noël, comme un magicien sort des colombes de son galure. Popeye, lui, il sortait des mouettes des rêves de son enfance.

Ensemble, on voulait mettre le vieux monde à genoux, unis qu'on était par l'espoir et l'amour. On y a cru. L'espace d'un

instant, on l'a touché de nos doigts. On l'a vu de nos yeux.

Popeye (*lyrique*) - Ouais, j'les ai aimé ces yeux, j'm'y suis baigné, j'm'y suis noyé. Ils m'ont bercé aussi, c'était les yeux d'une femme et d'une mère. Tous les deux, on n'avait besoin de personne, on était bien, le monde aurait pu s'écrouler autour de nous que ça n'aurait rien changé, d'ailleurs il était justement en train de s'écrouler ce monde, et on y était pour quèq'chose. Avec Gigi, tout était plus facile, on craignait pas les balles, avec elle la bataille était plus belle, on avait peur de rien, on était prêts à tout, c'était la vie qu'on réinventait à chaque instant, dans nos nippes à deux sous, on vivait d'amour, de pavés chauds et de picrate aigre doux. C'était notre sang frais à nous, qui bouillait dans nos veines quand celui des frangins s'écoulait dans le caniveau, juste sous notre nez ; nous on s'obstinait et on en redemandait par dessus le marché.

En ce temps-là on occupait la rue, les écoles, les usines, on partageait notre pain avec les copines et les copains de galère; chaque jour on gagnait un peu plus de terrain. Insouciants jusqu'à ce que mort s'ensuive. Jusqu'à ce que l'ordre policier nous écrase un bon coup sous sa botte et nous fasse lâcher prise de ce bout d'os qu'on tenait entre nos mâchoires serrées, comme des chiens affamés, assoiffés de liberté.

Gigi (*passionnée*) – Je les ai vu les bourres, les cognes de la République. Je les ai vu charger les camarades, je les ai vu matraquer, enfermer, menotter, tabasser, tuer, assassiner les fils et filles du peuple ! Je nous ai vu, tous, prendre le pavé, monter les barricades et refuser l'ordre établi une bonne fois, à coups de canon, à coups de fusils, à coups de colère.

... Et je nous ai vus tomber.

Popeye – Écrasés comme des mouches, les gueux, nous et nos rêves inachevés. Alors moi, j'ai fui. J'ai fui la débâcle, j'ai fui ma défaite, j'ai fui Gigi et tous mes potos de galère, j'ai fui la Révolution ma deuxième femme qui venait de me clam'ser entre les pattes. Moi je pouvais pas affronter la vérité en face, j'pouvais pas me résigner, m'avouer que les flicailleurs et les argentiers avaient gagné, alors j'ai pris la tangente, j'suis parti vers d'autres latitudes, un soir de cuite, j'ai sauté sur le premier pont, dans la première soute venue en laissant tout derrière moi. J'suis parti le cœur déchiré et les rêves en lambeaux, j'suis parti en espérant rallumer le flambeau dans je ne sais quelle contrée du monde où y avait peut être encore un idéal libertaire qui brûlait, je suis parti en espérant désespérément cette flamme qui me réchaufferait... en vain.

Trente ans que j'suis parti, trente ans que je baroude, et le hasard a fait que je retombe ici-même, ici-bas, dans le port de Caen, Caen l'amère. Paraît qu'y a pas de hasard dans la vie.

Gigi – Le hasard, le destin, c'est des conneries. J'ai débarqué à Caen, j'avais tout juste vingt berges. En ce temps là, la ville était humaine. En ce temps là, y'avait un bordel Place de la République, tenu par Jeanne, une femme énorme.

Quand Ernest m'a fait quitter Paris, il m'a dit qu'il allait me trouver une bonne place dans une bonne maison, chez une amie à lui. La maison, c'était un bordel, je suis devenue putain chez Jeanne, tabassée tous les jours parce que j'refusais d'turbiner, il m'a tapé d'ssus à m'en crever la paillasse... Combien de fois la Jeanne m'a retrouvée la tronche en sang, en bouille par terre. Combien de fois elle m'a relevée, portée jusqu'à mon lit, m'a bordée, m'a soignée. Elle me chantait des

chansons de marin. Les chants de marins, ça ramenait Popeye, Popeye que j'avais aimé, Popeye qui m'a abandonnée, Popeye pourquoi t'es pas revenu ?

Et chaque fois le même manège. Des mois à recommencer encore et encore. Fuite, tabassage. Fuite, tabassage. Puis un jour les gendarmes sont entrés dans le boxon. Le bordel fermé, Jeanne s'est jetée dans l'Orne. Les maquereaux ont appliqué, ça les faisait marrer ce suicide.

Ils disaient qu'c'était la première fois qu'ils voyaient une morue dans l'Orne !..

De pute de bordel je suis passée à pute de trottoir, tabassée tous les jours parce que je refusais de filer le fric que je gagnai avec mon cul. Ernest, il a bien fini par comprendre qu'une pute à cocard ça rapporte rien et qu'il aurait pas l'artiche sans me tabasser. Il a finit par me rendre mon indépendance. Y'a fallu que je la rachète, que je rachète ce corps, exutoire à hommes, et j'l'ai payé cher : le prix de l'humiliation. J'ai racheté un corps violé et sali chaque jour et caque nuit depuis le départ de Popeye.

Ben ouais, Popeye, y'a qu'à toi que je l'ai offert mon corps. T'es le seul à l'avoir touché, à avoir dormi contre. T'es le seul que j'ai aimé. Bourrique, y'a trente ans que je regrette ton départ ! Les jours de rage, je te hais, enfoiré de salopard de lâche qui a plaqué Paname et ma gueule pour la mer, la seule qui te demandera jamais rien, celle qui est lisse, qui miroite, celle où tu te noies pour de vrai sans espoir d'en revenir. La vie d'éternel homme libre, hein ? ! Et puis les autres jours, j'y pense, j'y pense de loin, j'y pense toujours. Moi j'ai pas fuis mes souvenirs. J'oublie pas.

Popeye se tourne vers Gigi et va pour se lever. Gigi se protège de son bras, ce qui arrête l'élan de Popeye.

Popeye - Pendant ces trente balais, j'ai essayé de t'oublier ma Gigi, j'ai essayé de te noyer dans tous les verres que j'ai bus, dans toutes les femmes que j'ai connues, à qui j'causais au creux de l'oreille, au creux des draps et des oreillers, au creux des reins, au creux de la vague. Ces femmes elles me consolait comme elles pouvaient, mais rien n'y faisait, j'ai jamais pu l'oublier la Gigi. Seule ma tête a pu, à grand renfort d'alcool. Mais mes mains n'oublieront jamais tes dessins, tes courbes, tes hanches, tes seins, mes yeux n'oublieront jamais les tiens, mon coeur gardera ton empreinte à jamais, telle une crevasse, un canyon que je n'ai jamais pu combler. J'ai voulu oublier ce que je suis ou ce qu'on était, mais l'amour ça s'oublie pas, ça s'enfouit peut être, mais ça remonte à la surface un jour, l'amour c'est comme une bombe à retardement. Toutes les amours qu'on se cache, qu'on se ment, les rêves qu'on ne s'avoue pas, qu'on ne savoure plus se rappellent à nous un jour, au moment où on ne s'y attend plus.

On n'oublie pas ses rêves, on les vit ou bien on crève. Et ben moi j'étais mort pendant trente balais, j'étais crevé et v'là que j' renais aujourd'hui ! Me v'là qui reviens à l'assaut de mes utopies et de la femme de ma vie, ma Gigi !

Sur ces derniers mots, Popeye se lève et se dirige vers Gigi. Gigi s'empresse de récupérer son sac, et se dirige vers la sortie du bar.

Popeye (qui se met à hurler) – Oui c'est toi Gigi, Gigi reviens, Gigi te barre pas ! Faut que j'te cause d'un truc qui me turlupine sévère, à un point que ça m'en ferait péter les

fusibles à énervance !

Gigi s'arrête, et la main toujours sur la porte, écoute ce que dit Popeye.

Popeye – Aujourd'hui, comme y a trente balais, c'est la même mouise, rien n'a changé,
y'a toujours pas guère quiconque de confiance, sur cette planète Terre,
« On » sommes tous menés pour le bout du pif, dirigés par une bande de marchands de zef',
ces politicons gâchés par la pécune, ces affameurs de crèveladale,
ces assoiffeurs de déshydratés, cette bande de tanches qu'on appelle parlementeurs

Gigi se rapproche de lui, juste derrière son épaule.

Ah, si qu'j'en avais un en face de ma pomme, je le choperais par le colebac illico, je l'emmancherais commako, je le serrerais à pleines pognes, je le serrerais, au kiki jusqu'à la trogne, jusqu'à ce qu'il crache tout ce pognon qu'ils nous ont chouravé, lui et sa bande d'empaffés, et p'is tous nos droits et p'is notre honneur, notre dignité par-dessus le marché, qu'ils nous refilent tout ça d'un coup !

J'leur dirai qu'ça m'débeccte, que j'en ai ras la casquette !

Gigi se met en face de Popeye, et lui dit :

Moi aussi ça me débecte, y'en a ras la casquette

***Popeye reste bouche-bée, et voyant Gigi qui sourit,
la prend par le bras, la serre contre lui. Ils reprennent
ensemble et s'interpellent :***

Tous ces constipés du boyau cérébral,
Ces impuissants de la pensée phallique,
Ces entartrés de la carafe,
Ces bloqués du couac,
Ces encloqués du cloaque,
Ces fêlés de la calebasse,
Qu'entravent que couic à c'qu'on bavasse !
Ça me débecte, y'en a ras la casquette !

Ah, ils sont beaux à voir, la tronche pleine de savoir,
Le chou farci de leurs couenneries à la sauce ENA
Ces fistons à Papa, suppôts du capital, suppôts de Satan,
À coups de satons que j'te les ferai déguerpir de là dedans !
J'me prénomme pas Robin des Bois,
mais j'leur promets bien des déboires
À tous ce parasites et autres morbacs
de la plus haute espèce de fils de clebs !
Ces grandes familles du CAC 40,
tous ces zozos qui restent qu'entre-euz'ôtres,
C'est le nouveau sang bleu j'vous dis,
à en faire des dégénérés et autres congénères !
Pas plus gênés de faire du fric
que d'avoir le cœur en congères,
Qu'on gère ses stock-options ou ses actions,
On s'empiffre de flouze à s'en faire péter le bidon,
Ça me débecte, y'en a ras la casquette

Mais l'pire dans tout ça, c'est qu'ils sont jamais rassasiés ces
cons là,

Tout confis qu'ils sont par tant de profits indigestes,
Et toutes les guerres, tous les conflits sont bons
Pour se retaper une bonne tranche de chair fraîche entre deux
biftons.

Ouais, ça me débecte !
Y'en a ras la casquette !

Et pendant ce temps-là, les jeunes, ils glandent.
Ah ça oui, ça glande, ça fume la castafouène, bien avachis
dans les canapés,
Bien anesthésiés par l'apathie, par la télé,
par la fumée, bref par la connerie.
Attends tu t'enflames : ça picole aussi.
Ça tise, ça cruchonne,
Ça se pochtronne à la binouze dans les troquets ou sous les
ponts,
Ça biberonne en loucedé la gnôle de pépé ou de tonton,
Elle est belle, la jeunesse :
un ramassis de soiffards et de « pas-rien »,
une génération de poches à vin !

Mais si qu'ils s'émoustillaient un brin les fusibles à réflectance
ces jeunes,
Ils mettraient pas deux plombes à capter que c'est maintenant
tout de suite qu'il faut y aller, qu'il faut se bouger le derche,
se secouer la paillasse,
Parce que nos darons, ils ont fait leur taf' en 68,
Pareillement les anciens en 36,
Et en 39-45, les viocs, ils ont résisté comme il fallait,
Pour sauver leurs pommes, nos pommes, et refourguer les
pépins aux fraises !

Et nouzôtres, on reste plantés là,

à se mater en plein dans les mirettes,
À se regarder en chiens de défaillance,
à se dire qu'y'a pas d'avenir,
Qu'elle est pas belle la France,
qu'on est dans la mouise,
Mais bordel, c'est à nouzôtres de l'écrire,
notre putain de bouquin d'histoire.
Et pour ça faut qu'on s'unisse, ici,
maintenant tout de suite, qu'on se le dise.
Et qu'on leur dise itou à eux, que nouzôtres, les p'tites gens
des bas fonds,
Les banlieusards comme les campagnards
On en a assez dans le calebar, et puis aussi dans le citron,
Pour venir arpenter les boulevards
et leur mettre bien profond
à toute cette bande de charognards !
Parce que ça nous débeacte, y'en a ras la casquette !
Nous les toqués de la cocarde et p'is de la barricade,
On vient réclamer notre part du gâteau, notre départ du
ghetto,
À coups de réquisitions, de libération,
On s'en vient leur dire à coups de grève et d'occupations,
On stoppera le turbin dans toute la contrée s'il le faut,
On s'lèvera tôt nous aussi, pour gagner notre pain qu'ils nous
chouravent depuis des décennies,
Tous ces national-libéraux, tous ces trop fiers d'être français,
Ces colons farcis, tous ces nostalgiques des colonies,
Tous ces adeptes du :
« travail-famille-patrie-autorité-morale-identité nazionale »
Ces tout ce qu'il faut détruire, oui !

On fera exploser toutes les frontières,
À commencer par celles qu'y'a dans nos caboches

Et pour ça on jettera toutes les téléches par les fenêtres
Et on dira aux chiens de garde du Capital ces journalisteux
vendus de faire leurs valoches

Popeye et Gigi disent en chœur :

Et après on ira frapper à coups de pavetons
Aux portes de l'Assemblée, du Sénat, des préfectures, des
commissariats,
Des prisons, des centres de rétention,
On fera notre razzia sur nos droits et sur nos libertés
On ira jusqu'à l'Elysée réveiller le Prési-Roi, ce nabot frustré,
et pas encore repu de pouvoir,
on lui bottera son p'tit cul de nanti !
Faut qu'on s'unisse, tous ensemble, j'vous dis !
On va tout nettoyer pour mieux tout faire renaître !
POUR MIEUX TOUT FAIRE RENAÎTRE !
PARCE QUE ÇA NOUS DÉBECTE,
Y'EN A RAS LA CASQUETTE !!!



... déjà parus :

Caen l'amère - Slam théâtre musical

Série « *Un an au potager* »

Un hiver au potager

Un printemps au potager

Un été au potager

Un automne au potager

Pourquoi je pleure - apocalypticonte

... à paraître :

Voix écrites (Slam à Caen) - *textes slam illustrés*

Un autre regard sur le Venezuela - *caen carnet de slam*

Les afrodescendants d'Esmeraldas - *photos et textes*

Le monde d'Ézékiel - *livre disque Le Milieu*

O-84 - *caen carnets d'affichistes*

La Ballade des Monstres - *comiconte*

La petite fille aux cheveux rouges - *azimuonte*

Ce livre est édité par LaSauceAuxArts (LSAA), association de type loi 1901 regroupant illustrateurs, photographes, musiciens, écrivains, slameurs et autres énergumènes créatifs investis dans des projets artistiques et culturels, pour l'éducation populaire.


LSAA :


- soutient, crée et s'investit dans des événements artistiques et militants
- crée et édite des livres
- organise les sessions slam caennaises «ce soir on S'LA Met», scènes ouvertes de libre expression
- propose des ateliers d'écriture-slam
- propose des expositions photo en lien avec des ateliers d'éducation à l'environnement et à la citoyenneté
- gère des sites web proposant créations visuelles et sonores, e-zine et virtualabel !

Ce livre est distribué sous la licence **Creative Commons by-nc-sa**


Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage des Conditions Initiales à l'Identique.

Vous êtes libres :


 de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public

 de modifier cette création

Selon les conditions suivantes :

 **Paternité.** Vous devez citer le nom de l'auteur original, de la manière indiquée par l'auteur de l'oeuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'il vous soutient ou approuve votre utilisation de l'oeuvre).

 **Pas d'Utilisation Commerciale.** Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.

 **Partage des Conditions Initiales à l'Identique.** Si vous modifiez, transformez ou adaptez cette création, vous n'avez le droit de distribuer la création qui en résulte que sous un contrat identique à celui-ci.

- À chaque réutilisation ou distribution de cette création, vous devez faire apparaître clairement au public les conditions contractuelles de sa mise à disposition. La meilleure manière de les indiquer est un lien vers cette page web :

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.0/fr/>

- Chacune de ces conditions peut être levée si vous obtenez l'autorisation du titulaire des droits.

- Rien dans ce contrat ne diminue ou ne restreint le droit moral de l'auteur ou des auteurs.



Illustrations :
couverture : Auriane Faure
p. 3, 16 & 17 : HubbubHum

Caen, XX^e siècle, dans un bistro crasseux...

Gigi, prostituée, traîne ses guêtres depuis trente ans sur les trottoirs caennais.

Popeye, marin sans rafiote, a trouvé son dernier port d'attache : la bouteille !

Ces deux échoués racontent leurs vies, leur ville, au gré de leurs souvenirs et de leurs rêves déçus.

Au croisement du théâtre de rue et du slam, cette histoire, écrite à quatre mains, se joue à coups de gueule et d'alcool, navigue entre gouaille révoltée et accordéon poisseux.

L'occasion d'entendre deux êtres usés et fatigués réclamer plus de dignité pour eux et pour les leurs...

Garder le poing serré, du haut de la barricade comme du fond du caniveau !!!